

**AU SERVICE
SECRET DE
MARIE-ANTOINETTE**

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Au service secret

de Marie-Antoinette 1

– L'Enquête du Barry

Au service secret

de Marie-Antoinette 2

– Pas de répit pour la reine

Au service secret

de Marie-Antoinette 3

– La mariée était en Rose Bertin

FRÉDÉRIC LENORMAND

AU SERVICE
SECRET DE
MARIE-ANTOINETTE

La Femme au pistolet d'or



Ce livre est composé avec le caractère typographique **Luciole** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr.

© 2020, Éditions de La Martinière
Une marque de la société EDLM
© À vue d'œil, 2021, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0506-6

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

Les personnages

Marie-Antoinette :

À peine devenue reine de France, Marie-Antoinette s'ennuie déjà à périr. Entre révérences et fanfreluches, la fonction n'a rien de folichon. La mode et les nouveautés sont sa seule distraction. Jusqu'au jour où elle décide de créer son propre cabinet noir pour se mêler discrètement des affaires de la France... et si possible éclaircir quelques mystères croustillants ! Qui de mieux pour lui servir d'agents secrets que son coiffeur Léonard Autier et sa modiste Rose Bertin ?

Rose Bertin :

La couturière Rose Bertin est aussi exigeante armée de son dé à coudre qu'elle l'est envers son entourage. Et voilà qu'en plus de devoir parer la reine de robes spectaculaires, elle se voit imposer la cohabitation avec Léonard, ce coiffeur frivole, pour mener des enquêtes dans les salons des marquises comme dans les bas-fonds !

Léonard Autier :

Constamment ébouriffé, Léonard est la star des coiffeurs, le seul autorisé à toucher les cheveux de Marie-Antoinette. Noceur, joueur, buveur, sa vie serait un délice s'il n'était pas contraint à s'associer à la sérieuse

et brillante Rose Bertin pour courir après les assassins comme le lui ordonne sa meilleure cliente, la reine de France.

Louis XVI :

« Le pauvre homme », comme le surnomme Marie-Antoinette, est trop occupé à bricoler des horloges ou des serrures pour s'intéresser à ce que font sa femme ou ses ministres. Heureusement, la reine veille pour deux.

Mme Cottin de Melville : fermière générale des postes

Cornuchon : fermier général des vinaigres

Baptistin : cocher de Cornuchon

Elisène : maîtresse de Cornuchon
Saint-Avit : fermier général des
tabacs

Campogne et Pissavain : hommes
de main de Saint-Avit

Philbert Petit-Colas : employé des
postes

Théophane : devin

Louison : mendiante

Ernestine : logeuse de Louison

Annette : fleuriste

1

Quatre biquettes pour un baquet

Un beau carrosse s'arrêta rue Coquillère, devant l'hôtel de Bullion. Un étage entier y avait été loué par un mystérieux guérisseur allemand, un certain Franz Mesmer. Quatre dames descendirent du carrosse, dont une cachait son visage derrière une voilette. Elles furent accueillies dans l'antichambre par Antoine, l'un des « valets-toucheurs » chargés de préparer les patients : Antoine touchait avec une baguette « magnétisée » les endroits où le flux guérisseur devait s'exercer.

L'appartement était constitué

d'une enfilade de pièces aux volets clos plongées dans la pénombre. On percevait dès l'entrée une musique douce : accompagnée par trois guitares et un piano-forte, une chanteuse interprétait une lamentation d'Orphée composée par Gluck, le musicien favori de la reine.

Sans prêter attention aux personnes qui allaient et venaient comme des somnambules, les visiteuses traversèrent le grand salon, où des malades discutaient à voix basse en attendant de pénétrer dans la « chambre du baquet ».

Au centre de cette pièce avaient été posées quatre bassines fermées. C'étaient de grandes caisses rondes en chêne où s'entassaient

des bouteilles remplies d'une eau magnétisée par le maître. L'odeur méphitique du soufre qu'on y avait ajouté imprégnait la salle. Une vingtaine d'hommes et de femmes bien mis étaient assis autour de l'installation. Chacun tenait une des tiges de fer enfoncées dans les trous du couvercle. Ils semblaient tous sur le point de se trouver mal, vu la puanteur des exhalaisons soufrées. Ils dirigeaient la tige sur la partie de leur corps qu'ils estimaient devoir soigner. Les quatre visiteuses étaient entourées de migraineux, de constipés, de ramollis de l'estomac et d'énervés du bulbe. Certains étaient pliés en deux sous l'effet du remède, d'autres étaient tombés en

léthargie, ou poussaient des cris, ou éclataient d'un rire convulsif. Dans ce cas, les valets-toucheurs venaient les chercher pour les conduire dans une autre pièce, à l'écart des baquets à l'effet si violent.

Le toucheur Antoine présenta les tiges aux nouvelles venues.

— Êtes-vous sûr que c'est sans danger ? demanda l'une d'elles.

— Cela ne peut pas faire de mal.

Il restait à savoir si ce qui ne peut pas faire de mal peut faire du bien. Chacune s'assit sur un pliant et prit une tige entre ses doigts. L'une des quatre dames, la duchesse de Fitz-James, connaissait la personne qui se magnétisait à côté d'elle. C'était Mme Cottin de Melville, veuve d'un

fermier général qui avait possédé l'une des plus belles fortunes du royaume. La fermière générale dirigeait la tige vers sa tempe ; elle semblait avoir des maux de tête. Elle expliqua qu'elle était venue soigner ses nerfs, on lui causait des chagrins.

– Ciel ! dit Mme de Fitz-James. Qui ose vous faire souffrir ?

– Des hommes, ma chère amie. Qui d'autre ?

De déplaisants individus convoitaient son contrat de collecte des taxes, dont l'échéance approchait. Elle savait de source sûre qu'ils complotaient pour le récupérer. Comme si cela ne suffisait pas, son mari désormais décédé avait caché

une somme très importante qui restait introuvable.

– Auriez-vous eu des revers de fortune ? s'inquiéta Mme de Fitz-James.

– Point du tout, mais vous savez ce que c'est : ces petits louis d'or, on s'y attache. Ils sont si difficiles à remplacer !

Depuis la disparition de son époux, trois ans plus tôt, Mme Cottin de Melville avait repris avec courage et abnégation le juteux contrat de ferme que son mari avait passé avec l'État, mais deux concurrents qui convoitaient son activité ne jouaient pas franc-jeu : ils s'efforçaient par tous les moyens de la perdre dans l'esprit du Premier ministre.